

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, 15 fr. trois mois.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRIONS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place, à Paris, chez MM. LAFAYE, LAFITTE et C^{ie}, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Les abonnés envoient les annonces pour le Journal, à Roubaix, aux bureaux du journal.

A Roubaix, aux bureaux du journal.

A Tourcoing, rue Nationale 15

A Lille, à la succursale de l'Agence Havas, rue de la Gare et aux bureaux du Memorial, Grand Place, (entrée par les escaliers Saint-Wincent).

A Arras, rue de la Liberté, 15

A Paris, aux bureaux de l'Agence Havas, place 11 Bourse, 4, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34

ROUBAIX, LE 10 MARS 1883

VINGT-CINQ MILLE MANIFESTANTS

Il n'y avait pas trois mille personnes hier sur l'Esplanade des Invalides, comme le Gouvernement l'a fait annoncer par l'officiuse Agence Havas.

Les groupes ne se sont pas dissous à la première sommation, et Louise Michel n'a pas joué le rôle ridicule que lui prêtait l'Agence Havas.

L'Agence Havas puise un peu trop ses renseignements à la Préfecture de police, et au ministère de l'intérieur.

Elle est un peu trop soucieuse de plaire au gouvernement, et pas assez soucieuse de la vérité vraie.

Il y avait hier de vingt à vingt-cinq mille manifestants sur la place qui s'étend de la Seine à la grille des Invalides.

Quand nous disons manifestants, c'est avec intention, car ceux qui étaient là appartenaient presque tous à la classe ouvrière, qui souffre, et qui manque de travail, c'est-à-dire de pain.

Il faut remonter à près de cent ans en arrière: à l'époque où la populace allait à Versailles demander du pain, pour retrouver un terme de comparaison à la manifestation d'hier.

Louise Michel était là, arborant un drapeau noir fait d'un châle attaché à un bâton.

Et la foule, excitée par sa voix, a marché vers l'Élysée, pour tirer l'auguste vieillard qui l'habite, de sa torpéur, de son silence, de sa quiétude satisfaite et rassasiée.

Pour barrer le passage aux manifestants, on a réquisitionné des omnibus dans les travers des rues: on a fait charger la garde républicaine.

Voilà le bilan de la journée. Il est grave.

L'émeute peut compter sur vingt mille adhérents.

Les ouvriers parisiens manquent de travail depuis quelques jours à peine. Lorsqu'ils auront mangé leur dernier morceau de pain noir; lorsqu'ils auront apporté au Mont-de-Piété leur dernière paillasse; lorsque la misère noire, implacable, les jettera dans le désespoir, les manifestants d'hier se transformeront en soldats, et les pavés se dresseront dans les rues ensanglantées par la guerre civile.

Ils étaient vingt mille hier; ils seront cent mille demain.

Car la manifestation d'hier a avorté parce qu'elle était annoncée depuis huit jours déjà, parce que les organes socialis-

tes avaient essayé de la conjurer; parce que le Gouvernement, prévenu, avait pris ses mesures pour dompter l'émeute.

L'intransigeant dit aujourd'hui avec raison que l'émeute ne réussit jamais à jour et à heure fixe; qu'elle se prépare, mais qu'elle éclate au moment où l'on s'y attend le moins.

De la manifestation d'hier, il reste ce fait acquis: C'est que la misère grandit, qu'elle déborde la classe ouvrière, qu'elle la pousse vers la guerre des rues.

Le gouvernement a devant lui et contre lui les ouvriers affamés, les patrons ruinés, les anarchistes, les radicaux, les libéraux, les conservateurs, les catholiques atteints dans leurs convictions religieuses; une coalition immense de tous les intérêts moraux et de tous les intérêts matériels du pays; c'est-à-dire la France presque toute entière.

Il n'a pour lui que les politiciens dont l'intérêt est lié à ses intérêts; et cette foule de clients qui suivent toujours les puissants du jour.

Les révolutions commencent toujours par de platoniques manifestations; elles commencent par les attroupements, elles finissent par l'émeute; elles commencent par les cris sur la voie publique, elles finissent par les coups de fusil.

Quelle gouvernement y prenne garde! PIERRE SALVAT.

LETTRE DE PARIS

Paris, 10 mars.

Le soir même où l'on apprit l'accident de Gambetta, c'est le mot dont on qualifiait l'événement mystérieux de Ville-d'Avray, un vieux journaliste s'écriait devant nous: « Gambetta est perdu! »

Et comme on lui répondait que la blessure était légère, il répliqua: Point n'est besoin d'être grand clerc ou docteur en médecine pour affirmer que M. Gambetta est perdu. Il ne mourra peut-être pas demain, il vivra peut-être quelques jours, quelques semaines; mais il vient d'être touché par la mort. Depuis longtemps son état de santé est tel que le moindre accident doit l'abattre, car toutes ses forces ont été surmenées; il a vécu sa vie; il a mal vécu, il finit mal.

Ce que disait alors de Gambetta le vieux journaliste, nous pouvons l'appliquer à la République elle-même. La manifestation du 9 mars, pas plus que le coup de revolver de Ville-d'Avray n'a tué Gambetta sur l'heure, n'a tué la République dans un après-midi; mais elle lui a porté un coup mortel. La République vient aussi d'être touchée par la mort; elle vivra quelques jours, quelques semaines, quelques mois peut-être; mais elle vient d'être frappée d'un coup dont elle ne guérira pas. Elle aussi a vécu sa vie, et comme elle est née d'une émeute, elle mourra d'une émeute.

Celle du 9 mars est relativement bénigne; on n'a assommé que trois ou quatre sergents de ville; on n'a remué que quelques pavés aux abords du Palais Bourbon; on n'a pillé trois boutiques de boulangers. La prochaine fois il y aura autre chose que des horions, autre chose que des pains et des gâteaux volés. Les événements vont se précipiter avec une rapidité dont nous avons la compréhension; nous sentons venir la crise: c'est le commencement de la fin.

dire qu'il se suis et leur expliquer en peu de mots, comme quoi ils ont pour ami le fraudeur le plus déterminé, le plus redoutable.

L'inspecteur n'acheva pas. Une détonation l'interrompit.

Instinctivement, le géant Palestreineau se jeta devant son collègue pour lui faire un bouclier de son corps.

Mais M. Clabousse, ne sachant pas encore ce qui se passait, s'écarta d'un geste, se porta en avant et s'écria d'une voix bruyante, en se redressant de toute sa hauteur: « Attention, vous autres! Vous avez vos armes... Faites respecter la loi.

Des revolvers sortirent des poches des agents de police, mais ils y rentrèrent presque aussitôt.

Il n'y avait en effet ni lutte ni bataille... Je comte Hervé de Bréan s'était tué.

Se voyant perdu sans ressources, il n'avait eu d'autre idée que de se venger de Lucien et de Fernande, que toutes les apparences accusaient de l'avoir dénoncé.

Puis, en apprenant qu'Hervé seul l'avait trahi et que Fernande, au milieu même de ses terribles angoisses, avait gardé son secret, une joie suprême s'empara de lui et dissipa sous ses éclatants rayons les sombres amertumes du cœur.

« O généreuse femme! murmura-t-il, j'ai tant fait souffrir... et elle ne m'a pas dénoncé! »

Sans faire aucun mouvement brusque, il prit le pistolet dont il était resté armé; mais, au lieu de le tourner contre Lucien, il en dirigea rapidement le canon contre sa propre poitrine et fit feu.

En le voyant tomber, personne n'eut plus de doutes: le comte Hervé de Bréan était

UN APPEL AUX BELLEVILLOIS

Un journal opportuniste vient d'adresser aux Bellevillois un appel qui témoigne, chez notre confrère, ou de beaucoup d'audace ou de peu de mémoire.

Nommez M. Métyvier, dit-il aux électeurs: c'est le seul homme qui soit réellement digne de succéder à M. Gambetta, car c'est le seul qui ait hérité de ses opinions, de ses sentiments et de ses doctrines: c'est le seul avec qui vous pouvez être sûrs que le contrat tient toujours.

Le journal de M. Ranc paraît avoir oublié que, lorsque le chef de l'opportuniste est mort, il avait depuis longtemps décliné le fameux contrat, autrement dit le programme de Belleville.

Certes, nous sommes loin, quant à nous, de lui en faire un reproche; nous estimons au contraire qu'il avait eu grand raison de ne pas tenir des engagements insensés, mais nous comprenons aussi que les Bellevillois ne doivent pas être du même avis que nous; et nous admettons par conséquent l'audace de ceux qui viennent leur dire aujourd'hui que M. Métyvier, ayant hérité des idées de M. Gambetta, a hérité en même temps du contrat qui, depuis des années, n'existe plus.

Autre hardiesse. La feuille en question représente le docteur comme un socialiste dans la bonne acception du mot; eh! mon Dieu, sans doute, si on le prend ainsi, nous sommes tous socialistes, c'est-à-dire que nous désirons tous l'amélioration du sort des classes ouvrières: nous sommes disposés à encourager de toutes nos forces toutes les institutions économiques qui leur assurent une rémunération de leur travail équitable et régulière, sans lésion, bien entendu, les droits de personne.

Mais les opportunistes savent bien que ce n'est pas ainsi que la plupart des électeurs de Belleville comprennent le socialisme. M. Gambetta ne passait pas parmi eux pour un socialiste, et si M. Métyvier est réellement fidèle aux traditions du défunt, il n'est point socialiste non plus. Lui donner ce titre, c'est équivoquer effrontément sur les mots.

Enfin le journal de M. Ranc termine son exhortation en exprimant l'espoir que M. Métyvier retrouvera tous les suffrages qui aux dernières élections ont envoyé M. Gambetta à la Chambre. Il est vraiment à désirer pour le docteur qu'il les retrouve tous, sans exception; car, s'il en manquait un seul, le pauvre homme ne serait pas élu, puisque son illustre prédécesseur n'avait été élu qu'à une voix de majorité. Les opportunistes ont encore oublié ce détail sans doute: encore une fois, ou peu de mémoire ou beaucoup d'audace!

LE MEETING DES INVALIDES

Les convocations

Un grand nombre d'affiches dont nous avons publié le texte hier ont été apposées cette nuit, dans Paris, notamment dans le 4^e arrondissement et dans les rues de Joly, François Miron, Saint-Antoine, Faubourg-Saint-Antoine, etc. Ces affiches convoquaient les citoyens sans travail pour deux heures de l'après-midi. La plupart avaient été corrigées au crayon bleu et portaient la date d'une heure.

C'est vers une heure, en effet, que les ouvriers ont commencé à se rendre sur l'Esplanade des

Invalides. Dans la matinée, de nombreuses escouades de gardiens de la paix avaient été disposées aux abords de la Seine, sur les quais et à l'entrée des rues latérales à l'Esplanade. Les agents étaient nombreux, surtout dans les rues de l'Université, de Grenelle, dans toutes les voies aux abords de la Chambre des députés. Les ouvriers sans travail, arrivant par groupes de trois, quatre ou cinq, étaient immédiatement dispersés; mais leurs groupes, reformés un peu plus loin, se dirigèrent du côté opposé à l'Esplanade, où le service d'ordre était moins rigoureux.

Le commencement de la manifestation Vers une heure, le trottoir en face de la grille des Invalides est complètement envahi, l'entrée de l'hôtel obstruée, une masse assez compacte stationne à l'angle de l'Esplanade et des avenues Latour-Maubourg et Lamotte-Piquet.

Des agents, d'abord en petit nombre, traversent les groupes: « Circulez, mesieurs », disent-ils. L'ordre leur a été donné de montrer beaucoup de douceur. Les manifestants vont et viennent sans opposer de résistance. Quelques-uns se contentent de répondre: « Nous ne voulons pas faire de révolution. Nous voulons du travail et du pain. » Peu à peu la masse des ouvriers grossit, toujours aux abords de l'hôtel des Invalides. L'Esplanade s'étend sous une nappe blanche par la neige jusqu'à la Seine. Des enfants, sous la conduite d'un frère des écoles chrétiennes, jouent entre les arbres; les uns corrent, les autres se lancent des boules de neige.

Plus la manifestation s'accroît, plus elle tend à se concentrer du côté de l'hôtel des Invalides. Cela tient évidemment à une habile manœuvre de la police qui, massée aux abords de la Chambre, presse les manifestants de façon à leur faire traverser l'Esplanade. Vers une heure et demie, 4,000 personnes environ stationnent en face de l'hôtel. Des brigades d'agents marchant de front opèrent une poussée sur la foule qui enfle les avenues Libras de Lamotte-Piquet et Latour-Maubourg. Un cordon d'agents la maintient ensuite de ce côté. Quelques manifestants, trouvant la surveillance des agents, se soulèvent à travers ces agents et gagnent l'Esplanade, où ils se joignent aux nouveaux arrivants. Ils finissent par former au milieu de l'Esplanade une masse assez compacte.

Chaque fois que le cordon des agents se rompt, des cris de joie et des rires s'échappent de la foule. La curiosité est vivement surexcitée, car le bruit circule que Louise Michel arrive.

L'arrivée de Louise Michel A deux heures, en effet, Louise Michel arrive. Le groupe qui vient de se former sur le milieu de l'Esplanade l'entoure. On crie: Vive Louise! Un citoyen prend la parole: « Formons-nous en masse, s'écrie-t-il, et les agents viennent contre nous, résistons. »

Les agents, massés dans le ministère des affaires étrangères, sortent en grand nombre et manœuvrent comme tout à l'heure. Les manifestants opèrent une poussée contre les agents, qui sont un instant débordés. Mais du renfort arrive. Les manifestants sont repoussés vers les avenues Latour-Maubourg et Lamotte-Piquet. Les agents opèrent avec plus de vigueur qu'au commencement. Mais il est difficile d'opérer sur une grande surface comme l'Esplanade et un millier de manifestants y restent dispersés.

A deux heures un quart, des Invalides viennent faire descendre les curieux qui occupent le couronnement de la balustrade devant le jardin. Les abords de l'hôtel se vident complètement. Un noyau qui manifeste assez d'effervescence se reforme au milieu de l'Esplanade.

Au Quai d'Orsay M. Caubet, chef de la police municipale, se tient en permanence au ministère des affaires étrangères. De nombreux officiers de paix avec leurs brigades sont à sa disposition. La garde républicaine est consignée à la préfecture de police.

La masse des manifestants appartient aux corporations sans travail; ils sont vêtus pauvrement; nous en interrogeons un grand nombre qui appartiennent aux industries des métaux, de l'ameublement, du bâtiment. Beaucoup d'ouvriers du bronze suât. L'aspect de ces malheureux inspire une réelle pitié.

Louise Michel est venue au trottoir. Avant que les agents fussent intervenus pour dissiper le rassemblement formé autour d'elle, elle s'était écriée: « Si la police veut nous empêcher de nous réunir, ne nous dispersons pas comme des montons; répondons par la force à un brigadier surint; » Allons, mademoiselle, circulez! et comme elle opposait quelques résistances, les agents qui dispersaient les groupes la contraignirent à s'éloigner du côté de l'avenue de Latour-Maubourg.

L'incident Kératry Un incident s'est produit à propos de M. de Kératry. Comme les agents s'opposaient à son passage, il insista: « On ne passe pas, répondit l'agent. — Mais je suis M. de Kératry, ancien préfet de police. — Je n'en sais rien, répondit l'agent, ma consigne est de ne laisser passer personne. M. de Kératry, qui protestait, fut bientôt entouré par un groupe de curieux.

M. de Kératry a adressé la plainte suivante au Parquet: « Monsieur le Procureur de la République à Paris, le 9 mars 1883. »

« Monsieur le Procureur de la République, j'ai l'honneur de vous informer que, passant aujourd'hui, à deux heures moins cinq minutes, sur l'Esplanade des Invalides, j'ai été l'objet de violences de la part des agents de l'autorité, sans aucun prétexte, dans les circonstances suivantes: « Je traversais la place, ayant eu soin de marcher sur le passage asphalté, de façon à m'éloigner de tous les groupes, me rendant du côté du Ministère des affaires étrangères, lorsque deux agents de la police me barrèrent la route, en marchant sur moi, et m'interdirent de rebrousser chemin.

« J'étais accompagné de mon jeune neveu, M. de Galliaz, et j'allais, comme à mon habitude, les mains dans les poches. Je lis observai aux agents qu'il n'y avait aucune raison pour nous d'interdire le passage. Ceux-ci me répondirent en me repoussant avec brutalité, et en me mettant la main sur l'épaule. Persistant dans mon attitude fort calme, je déclarai qu'il y avait là une véritable atteinte à la liberté individuelle, que je protestais et que je passerais.

« En effet, devant mon attitude résignée, les agents ont cru devoir m'ouvrir le passage; une fois maître de mon droit, je me suis retourné, j'ai pris le numéro d'un des agents, et je me suis adressé au brigadier pour lui déclarer que j'allais porter plainte.

« Aussitôt, sur l'ordre dudit brigadier, quatre agents m'ont saisi violemment par les bras, les épaules et le haut du corps, en me serrant brutalement, et m'ont conduit vers l'officier de paix, M. Blavier, dont je dois le dire, la conduite a été parfaite.

« Cet officier de paix a donné l'ordre de me relâcher immédiatement, en excusant la violence inconsidérée de ses subalternes, que rien de ma part, ni avant ni pendant la scène, n'avait motivé.

« Je n'ai pu saisir que le n° 204 porté au collet d'un de ces agents.

« J'ai l'honneur, monsieur le Procureur de la République, de porter plainte contre vos mains contre une arrestation arbitraire, qui est la violation la plus flagrante du droit de passer dans la rue et d'aller librement à ses affaires, sans même stationner ni avoir la prétention de former un groupe.

« Si justice ne m'était pas rendue, mon intention est d'actionner M. le préfet de police en personne, jaloux de défendre dans mon individu la liberté de tous.

« J'ai consulté les droits de l'autorité pour connaître aux fins des services de ceux qui ont l'honneur de la détenir.

« Veuillez agréer, monsieur le Procureur de la République, l'assurance de ma haute considération.

Le pillage Les manifestants s'avancent en criant: « Vive le peuple! Vive la Commune! Vive la Révolution! » Tout à coup, volé une boulangerie. « Nous n'avons pas de pain, s'écrient des jeunes révolutionnaires » de Montmartre, garde d'honneur de Louise Michel. Compagnons, pressons-en! Oul, s'ilons y, prenons du pain, puisqu'on nous refuse du travail! »

En moins d'une minute, une razzia complète fut opérée.

En présence de ce vol, Louise Michel éleva la voix, non pour protester, mais pour empêcher qu'on allât plus loin: « Citoyens, si vous avez faim, prenez du pain — mais ne faites pas de mauvais boulangers. »

Cette injonction ne fut pas écoutée. D'autres boulangers, qui voulaient s'opposer au pillage, furent volés et battus.

Sept ou huit boulangeries furent pillées ainsi sur le parcours de la bande. Citons en trois, celle de M. Maréchal, 129, boulevard Saint-Germain, de M. Angereau, rue du Four-Saint-Germain, et une autre rue des Canettes.

et ferme, nous étions venus ici pour nous battre. M. le comte de Bréan et moi... Je suis heureux de vous apprendre que nous nous sommes réconciliés.

Puis, se baissant vers Hervé, il lui tendit la main.

Hervé fit un suprême effort pour avancer la sienne.

— Merci, murmura-t-il.

Il essaya de sourire, mais une dernière conviction tordit les traits de son visage, et il expira.

Les agents attendirent quelques instants, par bienveillance, puis ils invitèrent les assistants à se transporter avec eux dans la maison de gardes la plus proche, afin de constater le suicide et d'apposer les signatures sur l'acte qui allait être dressé.

Il insistèrent sur cette formalité obligatoire et n'admettent d'exception que pour le marquis d'Amblemont, qui laissa son nom et obtint qu'aucun signataire pour lui.

Lucien, en effet, avait hâte de retourner à Paris.

Pauvre Fille HIPPOLYTE AUDEVAL XXXV Un coup de pistolet (SUITE)

Il était seul, j'ai fait semblant d'être ivre et je me suis jeté dans ses jambes pour l'obliger à desserrer les dents. Des que j'ai entendu sa voix... oh! sa voix! vous n'êtes pas là, Palestreineau, eh bien! j'ai failli sauter sur lui sans vous attendre, tellement j'ai été tenté de le saisir au collet à l'instant même.

me faire jeter en prison, car elle n'ignorait pas que j'étais un fraudeur... Qui, continua Lucien qui commençait à entrevoir toute la vérité... Mais Mlle Fernande a gardé le silence parce que j'avais eu peur de la voir.

d'Amblemont, mais cela me soulage de rétracter mes calomnies avant de mourir. Quand elle se précipita dans la Seine, je la recueillis sur un de mes bateaux de fraudeur, où des gens à moi la soignèrent et où elle resta plusieurs mois, malade d'abord, puis captive. Je l'aimai. Je lui offris de l'épouser. Mais elle repoussa ma tendresse et parvint à s'enfuir au risque de périr mille fois. Voilà le secret qu'elle ne voulait pas révéler, voilà la lacune mystérieuse de son existence au-dessus de laquelle elle laissait volontairement planer des doutes, pour ne pas livrer aux trois fraudeurs qui lui avaient sauvé la vie. Telle est la vérité. Il ne m'appartient pas, à moi coupable, à moi flétri, de louer, comme ils le méritent, ces nobles sentiments. J'avouerai seulement que je n'eus satisfaction, je meurs sans amertume en pensant que je n'ai pas été dénoncé par Mlle Fernande.

et ferme, nous étions venus ici pour nous battre. M. le comte de Bréan et moi... Je suis heureux de vous apprendre que nous nous sommes réconciliés.

Puis, se baissant vers Hervé, il lui tendit la main.

Hervé fit un suprême effort pour avancer la sienne.

— Merci, murmura-t-il.

Il essaya de sourire, mais une dernière conviction tordit les traits de son visage, et il expira.

Il était seul, j'ai fait semblant d'être ivre et je me suis jeté dans ses jambes pour l'obliger à desserrer les dents. Des que j'ai entendu sa voix... oh! sa voix! vous n'êtes pas là, Palestreineau, eh bien! j'ai failli sauter sur lui sans vous attendre, tellement j'ai été tenté de le saisir au collet à l'instant même.

— Attention, vous autres! Vous avez vos armes... Faites respecter la loi.

Des revolvers sortirent des poches des agents de police, mais ils y rentrèrent presque aussitôt.

Il n'y avait en effet ni lutte ni bataille... Je comte Hervé de Bréan s'était tué.

Se voyant perdu sans ressources, il n'avait eu d'autre idée que de se venger de Lucien et de Fernande, que toutes les apparences accusaient de l'avoir dénoncé.

— Sans ajouter que je suis un fraudeur? — Sans ajouter cela, monsieur de Bréan. Mais je comprends maintenant le motif.

Lucien s'interrompit.

Les deux inspecteurs s'étaient avancés, non pour surprendre cet entretien, mais pour surveiller Jacques Pierlaud de plus près.

Il s'en aperçut, et ses yeux déjà voilés par les ombres du trepas, étincelèrent de colère.

— Arrête! leur dit-il, respect à l'homme qui meurt!

— Cet orgueilleux bandit sera toujours le même! s'écria M. Clabousse, comme s'il eût été humilié d'avoir obéi à cette injonction. Jusqu'à son dernier moment, il trouvera moyen de nous insulter.

— Mais il ne nous insulte pas... — Vous dites, Palestreineau? Le fait est que Pierlaud pourrait bien nous parler plus poliment.

Le médecin, lui aussi, s'avance de nouveau, unni de linges et d'instruments de chirurgie.

— Arrête! leur dit-il, respect à l'homme qui meurt!

— Cet orgueilleux bandit sera toujours le même! s'écria M. Clabousse, comme s'il eût été humilié d'avoir obéi à cette injonction. Jusqu'à son dernier moment, il trouvera moyen de nous insulter.

— Mais il ne nous insulte pas... — Vous dites, Palestreineau? Le fait est que Pierlaud pourrait bien nous parler plus poliment.

Le médecin, lui aussi, s'avance de nouveau, unni de linges et d'instruments de chirurgie.